

QUELQUES REMARQUES SUR LES "CONCLUSIONS NON FORMELLES"

ANALYSE D'UN CAS,

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU RAISONNEMENT NATUREL

par Catherine PEQUEGNAT, Neuchâtel

"Si deux et trois font cinq et que quatre et un font également cinq, alors c'est que deux égale quatre et que trois égale un. Tant que les logiciens n'auront pas compris ce principe simple, mieux vaudra les tenir à l'écart de la linguistique".

J.-C. Dinguirard, "Fragment d'un Tractacus ethnographico-linguisticus". Centre de recherche périphériscopique. éd. "Noam - Ferdinand de ** ", 1976.

SOMMAIRE	pages
0. Introduction	1-8
1. Raisonnement et construction	9-11
2. Le raisonnement non formel est un processus d'interprétation. Indices de ce processus: les niveaux de discours	11-15
3. L'acte de conclure	16-21
4. Structure des énoncés concluants	21-24
5. La construction de l'objet en vue de la conclusion	24-28
6. Consistance et complétude des constructions Q	28-34
7. Complétude des constructions Q	34-41
8. Réponse(s) partielle(s) et position d'énonciateur A, réponse(s) concluante(s) et position d'interprétant B	41-46
9. Pour conclure	46-47
Bibliographie	48-49

0. INTRODUCTION

0.1) Les pages qui suivent s'inscrivent dans une visée collective; nous tentons de dégager quelques-unes des opérations permettant de rendre compte des raisonnements des sciences humaines, étant entendu que ceux-ci seront saisis au travers de leur expression dans le discours. Plus directement, nous nous interrogeons sur ce que peut signifier "raisonner non formellement": les discours des sciences humaines inscrivent dans et par leur forme des procédures de réglages dont la syntaxe et la sémantique des logiques dites "classiques"¹⁾ ne rendent compte que très partiellement; c'est à la production de ces réglages²⁾ qu'il s'agira, entre autres, de s'attacher.

0.2) L'un des problèmes auxquels nous sommes confrontés, et qui est loin d'être résolu, est de déterminer ce que, relativement à la notion de discours, nous entend(r)ons par "raisonnement". Je limiterai pour ma part (provisoirement) l'acception du terme, et par conséquent le champ des phénomènes à observer, à l'aide de trois notions: celle d'interprétation, celle de modes de formulations, et celle de limite.

0.2.1) Raisonnement et interprétation

Toute mise en ordre ou structuration d'expérience ou de connaissance, n'est telle que si elle est représentée, "mise en signes", donc si elle est formulation ou formalisation. Dès lors,

-
- 1) Nous nous plaçons dans le cadre de la logique naturelle telle qu'elle est élaborée au Centre de Recherches sémiologiques. De celle-ci, je me bornerai à rappeler deux postulats essentiels: "1) elle est une logique de l'objet, et non une logique du concept, 2) de même, c'est une logique de l'assertion ou de l'énoncé, et non une logique des propositions" (M.-J. Borel, 1979, p. 51).
 - 2) Ce terme est entendu dans un sens très général. S'y trouvent regroupées la production du dire vraisemblable, pertinent, cohérent, etc., ainsi que du "dire-vrai".

toute activité discursive peut être dite activité de raison, parce qu'elle signifie son ordre ou sa structure. J'admettrai cependant que tout discours n'est pas a priori "raisonné". Ce à quoi j'ajouterai que tout discours, s'il n'est pas forcément raisonné, peut être dit raisonnable dans la mesure où il est interprétable.

La formulation d'un rêve -le récit qu'on en fait- inscrit dans sa structure son (ses) interprétation(s) potentielle(s), c'est-à-dire ses reformulations possibles; en effet, les activités métadiscursives produites à partir du récit initial sont désignées, montrées par celui-ci, ou plus exactement par la structure des figures qu'il contient. Le "sens" montré ou désigné par une telle formulation est ainsi l'interprétation qu'on en peut faire, laquelle n'aura de "valeur" qu'à déterminer à un sujet (de quoi il est question pour celui qui parle) et de lieu que celui d'une interaction humaine particulière.

Cette activité d'interprétation ou de reformulation, parce qu'elle est un processus d'intellection, de recherche, peut être dite activité de raisonnement; je dirai celui-ci non formel dans la mesure où la "logique" qui le sous-tend vise, au travers d'un travail sur la forme, à faire advenir un sens.

0.2.2) Les modes de représentations, fondant la possibilité d'interpréter, de "dire sur", déterminent également les limites de l'interprétation. Les suites de symboles d'un système formel -ses expressions bien formées- s'interprètent de manière exclusive et univoque en termes de valeur de vérité; de plus, elles seules s'interprètent. Les règles qui déterminent l'attribution d'une valeur à une expression sont fixées, relativement à un domaine, une fois pour toutes, et indépendamment de "qui" interprète. Ainsi, le "lieu" des procédures interprétatives d'un système formel est une métalangue. Par analogie, je dirai que le "lieu" des procédures interprétatives d'un système discursif est une interaction.

Ceci dit, je me poserai la question suivante relativement au problème du raisonnement non formel: en quoi, et comment

Les modes de représentations d'un discours et leur articulation opèrent-ils la limitation d'une interprétation, c'est-à-dire d'une reformulation, et en quoi cette limitation est redevable à l'interaction, non à une interaction concrète, comme c'est le cas dans l'analyse du rêve, mais au principe dialogique inhérent à toute formulation.

0.3 J'assimilerai donc le raisonnement, dès lors qu'il saisit au travers d'une formulation (d'une verbalisation, c'est-à-dire d'une construction incluant le rapport au discours de l'Autre, comme constitutif de la production du sens), à un processus d'interprétation, à un travail sur des modes de représentations afin qu'un sens s'en dégage.

Afin de repérer des traces d'un tel processus, je travaillerai sur des "zones" qui, dans les textes, présentent des changements de niveaux de discours sans pour autant changer d'objet ou de "thème général". Ces changements de niveaux de discours (pour les caractériser grossièrement, je dirai qu'ils correspondent à des ruptures d'un plan d'énonciation) seront traités comme les indices d'un processus d'interprétation.

De plus, je partirai de l'étape dernière d'un raisonnement: sa conclusion. Le problème du raisonnement sera ainsi abordé par le biais de l'acte de conclure; dans un premier temps, il s'agira de déterminer quels sont les éléments qui le font repérer comme tel (indications métalinguistiques, position d'énonciateur particulière, marqueur de conclusion, etc.); puis, dans un deuxième temps, de repérer ce qui, dans le mouvement du texte, autonomise un énoncé comme processus d'interprétation momentanément achevé.

0.4 Mon travail s'inscrit aussi dans une continuité. Ceci signifie qu'il s'articule directement sur un certain nombre de réflexions et de résultats concernant la "logique naturelle du raisonnement"¹⁾. En particulier, j'admettrai sans y revenir que:

1) Voir Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, no 42, 1982. Voir également Apothéloz, 1983, Borel et Wülser-Péquegnat, 1983.

1) Un raisonnement consiste en une procédure qui conduit au détachement de certaines assertions.

2) Les énoncés détachés -marquant sous forme conclusive l'aboutissement d'un processus- le sont relativement à une construction; j'entendrai celle-ci comme la représentation discursive de cette procédure.

De ce qui précède, on peut tirer que les énoncés qui "tiennent lieu" de cette procédure et qui s'inscrivent dans le fil du discours peuvent être envisagés dans leur fonction -très générale et qu'il faudra spécifier- de mise en place des conditions pour que l'opération de détachement ait lieu. Autrement dit, une séquence, "clôturée" par un énoncé concluant, lequel la compactifie¹⁾, comporte un certain nombre d'énoncés qui ont fonction et de condition(s) pour le détachement, et de désignation du sens de cette reformulation qu'est l'énoncé détaché.

3) Les **schèmes** selon lesquels s'opèrent le détachement peuvent être plus ou moins "formels", et ceci n'est pas dû à l'appartenance du texte à un domaine particulier (sciences exactes vs sciences humaines). En particulier, un énoncé peut être détaché formellement de sa construction lorsque certaines conditions intradiscursives sont remplies.

Je rappelle²⁾ brièvement que dans ce cas la mise en place des conditions de l'opération de détachement consiste à formuler un contexte extensionnel, autrement dit à représenter par un énoncé un tel contexte. La relation entre antécédent et conséquent est ainsi une relation d'implication au sens fort; le schème de détachement est analogue à la règle logique du Modus Ponens.

1) Voir ici même: A. Lecomte, "Quand dire c'est faire voir".

2) Voir A. Lecomte: 1982.

En généralisant les points 1), 2) et 3), je dirai qu'une "partie" de ce qui, dans un discours, précède un énoncé concluant, consistera en la représentation d'une procédure permettant de détacher celui-ci, l'autre partie de ce qui le précède étant alors la construction de la "matière" même sur laquelle opère cette procédure. Le problème devient alors celui de la caractérisation des schèmes non formels de détachement. En liaison avec le point 3), on se demandera notamment comment traiter en termes de "contexte" les énoncés représentant la mise en place des conditions de détachement, et ce qu'il faudra entendre par "contexte", lorsqu'il ne s'agit pas d'un contexte d'extensionnalité.

0.5 Je représenterai globalement les "choses" de la manière suivante. Les séquences à partir desquelles j'ai travaillé sont des fragments de discours qui ont la forme très générale:

Q, DONC p

- où l'antécédent Q, entendu comme la représentation discursive d'une construction, est une suite de formulations dont certaines ont, entre autres fonctions, celle de conditions pour que l'opération de détachement ait lieu;
- où le conséquent p est l'énoncé détaché;
- et où DONC est un métopérateur (pas nécessairement représenté par le "donc" connecteur, ni même toujours inscrit dans le texte) marquant la spécificité discursive du lieu antécédent-conséquent.

Je ferai alors l'hypothèse que les schèmes non formels de détachement sont à rechercher dans la construction Q, celle-ci étant la détermination intradiscursive de la conclusion, et notamment:

- a) dans les modes de représentations (les formulations qu'elle met en jeu) leur structure fonde la possibilité d'interpréter, donc de reformuler;
- b) dans l'enchaînement de ceux-ci, en tant qu'il peut être assimilé à une mise en place des conditions de la reformulation.

Je développerai et étayerai les hypothèses émises dans l'introduction, soit:

- 1/ Le raisonnement non formel est une activité d'interprétation, donc de reformulation.
- 2/ Les changements de niveaux discursifs, et les transformations linguistiques qui les signalent dans un texte, sont des indices de ce processus d'interprétation.
- 3/ Un énoncé reformulé, lorsqu'il se présente comme une conclusion -linguistiquement, il s'agira donc du résultat d'une transformation paraphrastique- est à caractériser dans les termes d'une relation antécédent-conséquent particulière.
L'hypothèse étant que lorsque cette conclusion est non formelle, la particularité de la relation peut être approchée en étudiant la construction Q d'une séquence Q, DONC p.
- 4/ Cette construction Q met en jeu des formulations -des énoncés- qui déterminent p, puisqu'ils limitent et "conditionnalisent" l'interprétation.
- 5/ En liaison, avec ce qui a été dit concernant les procédures interprétatives d'un système discursif, ces phénomènes de limitation (structurelle) et de conditionnalisation ("formelle") sont à traiter en termes d'interaction: ils ont "lieu" dans l'échange, et non dans la métalangue.

à partir du fragment de texte suivant:

Un phénomène bio-socio-culturel :

L'allaitement mercenaire en France au XVIIIe siècle

"Au XVIIIe siècle, se développe en France dans des proportions remarquables un phénomène tout à fait particulier. Voici en effet que les femmes des villes, y compris les bourgeoises et les épouses d'artisans, cessent d'allaiter elles-mêmes leurs nourrissons, et les envoient en nourrice dans les petites villes ou les villages environnants. Les conditions sont telles que, très souvent, les enfants meurent. Or, ce phénomène étrange — spécialement marqué en France — emporte des conséquences nombreuses et ramifiées; elles sont d'ordre démographique, économique, socioculturel, etc.; elles rétroagissent sur les corps, sur les moeurs, sur les représentations de la femme.

Nombreux, donc, sont les nourrissons qui périssent: quelquefois pendant le voyage "d'aller" lui-même (dans les auberges, dans la neige, écrasés sous les roues de la charrette du "meneur" dont ils sont tombés, etc.); en de nombreux cas, cette mort intervient pendant les premiers mois ou les premières années du "nourrissage". On ne cultivera en effet aucune illusion sur les conditions dans lesquelles vivent (ou meurent) les enfants: ils croupissent dans leur maillot; il arrive que les dindons viennent leur becqueter les yeux, que les cochons leur mangent les poignets, qu'ils se noient dans des baquets ... les conditions d'allaitement, elles aussi, sont à l'origine d'une mortalité importante. Des veuves prennent en charge un nouveau-né; elles ne peuvent pas l'allaiter, elles le nourrissent de bouillies ou de lait de vache administré à l'aide du biberon de l'époque, une corne percée d'un trou: cette alimentation est inadaptée, trop riche (quand elle n'est pas trop pauvre), ou bien dispensée dans des conditions d'hygiène catastrophiques. Dans tout cela, bien entendu, aucune préoccupation d'asepsie. Les archives ont conservé la trace de certaines nourrices particulièrement meurtrières: Catherine Hiard, dans un village de la région de Rouen, reçoit dix-neuf bébés en 1789, dont dix-sept meurent; à Rolleboire, Marie Bienvenu laisse mourir trente et un enfants en trente mois. L'allaitement mercenaire est donc responsable d'une véritable hécatombe: objectivement, c'est de l'infanticide.

Et pourtant ... la mise en nourrice, pratique répandue, affecte dans les très grandes villes la plupart des classes sociales: à l'exception des plus pauvres, comme les "gagnes deniers". Tout le monde, depuis le notable jusqu'à l'artisan, voire au compagnon, envoie ses enfants en nourrice. Il est vrai que les modalités de cet allaitement nourricier sont variables; elles comportent, selon les niveaux sociaux, des dangers plus ou moins grands, les enfants de familles pauvres sont expédiés plus loin: donc ils meurent davantage. Bien sûr, le bébé originaire d'une famille bourgeoise est lui aussi en danger chez sa nourrice, mais il court moins de risques mortels que ce n'est le cas pour l'enfant abandonné à sa naissance: malheureux bébé, que l'hôpital ou l'hospice a placé chez une "mère-nourrice" souvent misérable et indifférente, au fond d'un village perdu.

Abandon et illégitimité.

La mise en nourrice est liée, en effet, entre autres connexions, à l'abandon: ce phénomène, qui devient massif au XVIIIe siècle, concerne au premier chef les groupes sociaux les plus défavorisés. On abandonne les enfants sur les parvis des églises, et dans les "tourtiquets" que l'on place devant les couvents; (mention d'archives ...).

L'abandon est lié à la pauvreté: à Rouen, (Bardet 1973) il est à son maximum de fréquence dans les quartiers les plus désargentés. Il se rattache aussi à des phénomènes plus larges tels que l'essor urbain qui entraîne un cortège d'effets néfastes, caractéristiques d'une "pathologie citadine" (Penot, 1975). Ils concernent en particulier, les naissances illégitimes. (...) Cette illégitimité frappe surtout les paroisses populaires (...) une analyse causale invoquera, entre autres facteurs, la relative libération des mœurs qui se produit à cette époque (...).

L'allaitement mercenaire est donc lié à la misère, à l'hospice, et à l'abandon."

(...)

E. Leroy-Ladurie, in Communications , 31, 1979, 15-21.

1. RAISONNEMENT ET CONSTRUCTION

1.1 Ce texte se lit, intuitivement, comme un raisonnement. Prenons en les deux premiers paragraphes.

* On y part d'un fait: un événement s'est passé :

"Au XVIII^e siècle, se développe en France dans des proportions remarquables un phénomène tout à fait particulier"

* puis on décrit ce fait par

- expansion aspectuelle de l'événement: ex: *les femmes des villes, y compris les bourgeoises et les épouses d'artisans, cessent d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, (...) les envoient, (...) les enfants meurent"*

- mise en relation d'un aspect de l'événement avec d'autres événements: ex. *"des veuves prennent en charge un nouveau-né ; elles ne peuvent l'allaiter (...)"*

- mention d'éléments de cet événement: ex. *Catherine Hiard, dans un village de la région de Rouen, reçoit dix-neuf bébés en 1789, dont dix-sept meurent (...)* (1)

* cette description est insérée dans une construction Q (sur laquelle je reviendrai plus loin (!)), aux termes de laquelle l'énoncé du fait est reformulé sous forme non pas de description, mais d'interprétation. Cette interprétation est de plus inscrite sous forme conclusive: l'énoncé p (*"l'allaitement mercenaire est donc responsable d'une véritable hécatombe, objectivement, c'est de l'infanticide"*) se détache de la construction Q; il devient en quelque sorte autonome: la suite du texte "peut" être un développement, un raisonnement sur l'énoncé "l'allaitement mercenaire est un infanticide".

1.2 Ce type de raisonnement relève clairement de ces procédures, prétendument particulières aux discours des sciences humaines, et qui ont fait dire à J.-C. Gardin que "leur auteur (passant) généralement sous silence les raisons qu'il a de préférer la

1) Indications d'homogénéisation d'un niveau: utilisation d'un relateur d'un même type (B ou C). Cf. Borel M.-J.; Péquegnat C. 1983: la valeur aspectuelle du verbe représentant le relateur détermine son type, et, partant, celui du prédicat. Ces types sont au nombre de trois, correspondant aux: 1) prédications "statiques", 2) processuelles intrinsèques et 3) processuelles extrinsèques.

dérivation particulière qu'il a retenue à toutes celles, également plausibles, qui viennent à l'esprit (...), énonce une inférence recevable, mais ne réfute pas toutes les autres qui le sont aussi, tant que l'univers conceptuel de référence reste cette espèce de "logique" ou de "sémantique" naturelle ou tant de coups sont permis"¹⁾.

Je partirai d'un point de vue opposé concernant la "logique naturelle", à savoir qu'elle est justement -pour autant que l'on prenne au sérieux le fait qu'elle s'occupe de discours, et non de texte (!)- l'ensemble des règles qui permettent de restreindre le champ des coups possibles, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un, celui qui permet à l'auteur d'énoncer une assertion tellement évidente qu'elle "a l'air de s'énoncer toute seule".

1.3 Autrement dit, la construction Q, telle qu'elle a été grossièrement définie avant (cf. 0.5) est une procédure d'élimination. Quant à l'énoncé p, il se présente comme une soustraction, soustraction non pas de ce que l'on a dit, mais de ce que l'on a éliminé: le doute, l'incertitude, etc.

C'est par élimination (des autres "coups possibles"), ainsi que par soustraction (de l'espace du doute, de l'incertain) qu'est produit, à mon avis, la nécessité de dicto des conclusions non formelles: de ce que l'on a dit, et de la manière dont on l'a dit, laquelle restreint progressivement le champ de ce que l'on en peut dire, on ne peut pas faire autrement que de "reconnaître que p"²⁾, p étant alors une évidence, une reformulation qui se détache des formulations contenues dans Q.

Il s'agit donc de rendre compte de deux observations: Q est une procédure par élimination, p est obtenue par soustraction.

1) Gardin, J.-C. : 1981, p. 11, c'est moi qui souligne.

2) Cette reconnaissance est une évidence, autrement dit ce que les formulations contenues dans Q "forcent à voir". Voir à ce propos A. Lecomte, ici-même.

Pour ce faire, je reprendrai les points énoncés dans l'introduction et les développerai à partir du texte de Leroy-Ladurie.

2. LE RAISONNEMENT NON FORMEL EST UN PROCESSUS D'INTERPRETATION.

INDICES DE CE PROCESSUS: LES NIVEAUX DE DISCOURS

2.1 Il a été dit plus haut (cf. 0.21) que le sens se produit au cours d'une interprétation (cf. J.-B. Grize: "Le sens d'un discours ne saurait être inscrit univoquement en lui (...) il lui advient à travers les activités même d'échange")¹⁾. Ceci signifie que la production met toujours en jeu celui qui émet le discours, et celui pour qui il est émis: l'interprétant. Il est banal de rappeler que ces deux "rôles" ne recouvrent pas forcément des interlocuteurs empiriques donnés, mais qu'ils sont des instances nécessaires au fait que le discours fonctionne comme discours, et non comme texte, formulaire ou démonstration formelle. Ainsi distingue-t-on avec Ducrot²⁾ l'énonciateur et l'énonciataire.

Dire maintenant que du "sens", du raisonnement se produit dans l'interprétation, c'est dire qu'il a lieu dans l'interaction entre ces deux instances. Il s'agira donc de décrire cette interaction.

Celle-ci sera repérée en liaison avec les mouvements et les changements de niveaux marqués dans les textes: en effet, ceux-ci montrent des ruptures de niveau, des raccordements, des discontinuités; je les traiterai comme des indices du processus interactif qui a lieu entre les deux instances de l'énonciation, et justifierai brièvement ce "traitement" de la manière suivante.

2.2 Je fais pour un temps mienne cette affirmation de R. Blanché selon laquelle "une étude du raisonnement ne peut être

1) J.-B. Grize, 1983a.

2) O. Ducrot, 1980, pp. 43 et sq.

menée avec quelque précision que sur le langage par lequel il se manifeste"¹⁾, et commenterai brièvement une caractéristique générale des discours des sciences humaines, à savoir leur structure narrative²⁾.

C'est cette structure qui permet d'assimiler les ruptures (ou les raccordements) qui "dessinent" le mouvement du texte à la représentation d'un processus interactif ou pour reprendre un terme utilisé ailleurs³⁾ à des points de vue.

En effet, dire du discours des sciences humaines qu'il est narration, c'est reconnaître qu'il partage avec d'autres discours -le genre littéraire notamment- des manières de produire du sens: la possibilité de multiplier les points de vue, et son corollaire, les mises en perspective d'objets, ainsi que les procédés de description des objets, phénomènes abondamment étudiés par ailleurs, en font partie.

2.3 En ce qui concerne, je dirai que le mouvement du texte peut être assimilé, en raison de la structure narrative du discours, à un parcours de points de vue. Ce terme est ainsi entendu non pas dans un sens "concret" d'énumération d'opinions contradictoires ou convergentes (même si le cas peut se présenter par ailleurs), mais dans un sens plus "formel" de trajet sur des relations

1) R. Blanché, 1973, p. 11.

2) "le discours des sciences humaines est narration..." cet énoncé se retrouve fréquemment, à quelques variantes près, chez maints auteurs pour qui les sciences humaines et les produits qui les déterminent ont fait l'objet d'un questionnement tant épistémologique que sémiologique. Citons par exemple Greimas (79), Barthes (67), Veyne (71), de Certeau (75)...Je cite, parmi les positions les plus "radicales", celle de Veyne (71, p. 23): "l'histoire est un récit d'événements vrais (...) récits de faits vrais, et non vraisemblables (comme dans le roman), ou invraisemblables (comme dans le conte). Ceci implique entre autres que la méthode historique dont on nous rebat les oreilles n'existe pas". A noter également que c'est sur le postulat de la structure narrative des discours argumentés que repose la notion de "macrostructures" de Van Dijk, en tant que réseau conceptuel inférable "du" texte. (cf. Van Dijk, 1980).

3) Cf. C. Wülser-Péquegnat, 1982.

entre énoncés et instance(s) qui les énonce(nt)¹⁾. Genre littéraire et discours des sciences humaines ne se fondent évidemment pas l'un dans l'autre: si l'un (le texte littéraire) réfère au code, le second réfère à des codages, codages extérieurs/antérieurs, "savoirs", "croyances" ou "connaissances" formulés ailleurs et convoqués par le discours.

Ces codages sont lisibles au travers des modes de formulations: la forme linguistique des énoncés, signalant un point de vue, signale également le "monde", l'univers de référence dans lequel a eu lieu cet événement de discours dont l'énoncé est la trace matérielle. En ce sens, le discours des sciences humaines est une constante reformulation de ses propres fondements²⁾, et son texte porte la trace de cette opération. (A ce propos, voir plus loin la distinction entre catégorisations directe et indirecte, p. 27). Aussi, si la conclusion à laquelle aboutit un raisonnement est une reformulation déterminée de manière interne par le mouvement du texte, elle est également déterminée de manière externe: le rapport du texte à son extérieur (les "dits" auxquels il réfère), tel qu'il est inscrit dans le texte, est, du fait de cette inscription, condition formelle de l'opération de détachement.

2.4 Exemples de changement de niveau. Transformations linguistiques qui en sont les indices

Considérons le fragment de séquence suivant:

-
- 1) L'une de ses relations avait été appelée "la voix des objets" cf. note 3, p. 12 .
 - 2) Cf. Greimas et al., 1979, p. 11: "Si l'on pense combien, par exemple en logique, la faiblesse des fondements (reposants sur des axiomatiques toujours discutables) s'oppose à la solidité du calcul (où réside l'aspect technologique du faire scientifique) n'est-ce pas, par contraste, la marque et en un sens la "faiblesse" du discours en sciences sociales que d'être apparemment tenu de reformuler toujours à nouveau son "commencement" (par un retour sans relâche à ses propres conditions de possibilités et de fondements), avant que de fonctionner et de "produire" sur le mode algorithmique". (c'est moi qui souligne).

- I. *"...les archives ont conservé la trace de certaines nourrices particulièrement meurtrières: Catherine Hiard, dans un village de la région de Rouen, reçoit dix-neuf bébés en 1879, dont dix-sept meurent; à Rolleboise Marie Bienvenu laisse mourir trente et un enfants en trente mois. L'allaitement mercenaire est donc responsable d'une véritable hécatombe: objectivement, c'est de l'infanticide. Et pourtant, la mise en nourrice, pratique répandue, affecte dans les très grandes villes la plupart des classes..."*

Dans ce passage est souligné ce qui paraît être à un autre niveau du texte par rapport à ce qui n'est pas souligné; les indices du changement de niveau sont:

1) La présence de nominalisation

type de transformation linguistique:

*{relateur type B¹) } ==> {syntagme nominal }

ex: {allaiter
cesser d'allaiter soi- } ----> l'allaitement mercenaire
même les nourrissons }

mettre en nourrice } ----> la mise en nourrice

*{GN agentif } ==> {GN, nominalisant aussi bien l'agent
que le patient du processus }

ex: certaines nourrices } ----> la mise en nourrice

2) La présence d'adverbes de phrases

ex: "objectivement"

3) La récurrence de relateurs de mise en relation (type A) par opposition à des relateurs de type B ou C (verbes d'action ou de mouvement)¹⁾

Ces relations introduisent des prédicats qui ont pour premier argument l'un des syntagmes nominalisés de la liste précédente (cf. point 1))

ex: "être responsable de"
"affecter"

1) pour la référence de cette typologie voir note 1, p. 9.

2.5. En termes 'd'opérations logico-discursives' 1), la nominalisation (ex. 1) peut être associée à l'opération ω : à un ensemble antérieur de prédicats est associé un nom qui condense/ résume le mouvement du texte.

Quant aux indices de type 2), on peut les considérer comme des ancrages: l'adverbe antéposé ancre une assertion. Les locutions concessives ("et pourtant"), elles, ancrent un discours second qui se raccorde au précédent en développant les aspects d'un objet mis en place dans le premier.

Enfin, la récurrence de verbes du même type (ex: cesser, envoyer, mourir, etc.) homogénéise une suite de propositions, de telle sorte que le découpage en niveaux introduit par ces marques formelles est stable.

Pour l'interprétant, le changement de niveaux est déterminant: en passant par ω d'un niveau "descriptif" à un niveau supérieur, les choses dont on parle en viennent à être nommées et leur nom devient à la fois le garant de leur existence et le condensé du point de vue qu'on a développé sur elles. Ainsi, le changement de niveau, où l'on peut voir une activité de commentaire, oriente l'interprétation. Il est cependant important de noter que les énoncés de niveau supérieur, jusqu'à la conclusion, restent de l'ordre du descriptif; en d'autres termes, ils sont des reformulations d'une suite de propositions, sans pour autant être des conclusions. Il s'agira de décrire comment -formellement- ils orientent cette interprétation.

2.6 Le découpage du texte en niveaux ainsi que la mise en évidence des éléments d'homogénéisation d'un niveau (notamment la récurrence de prédicats du même type, indiqué par les marques aspectuelles portées par le verbe) me servira également à distinguer entre conséquence (consécution) et conclusion d'une part, entre conclusion et résumé de l'autre.

1) Pour la présentation du système des opérations de la logique naturelle, voir Grize, J.-B. 1983b in Borel M.-J., Grize J.-B., Miéville D.

Cette distinction sera opérée sur la base des critères formels fournis par les relations entre niveaux homogènes et niveaux hétérogènes, ainsi que sur les positions d'énonciateurs (les points de vue que ces niveaux déterminent) et les relations d'altérité -identité que ces positions entretiennent dans l'enchaînement ou le "fil du discours".

3. L'ACTE DE CONCLURE

3.1 Conclure consiste à tirer les conséquences de ce que l'on a dit. En ce sens, la conclusion est une conséquence. Or, toutes les conséquences, tous les rapports de consécution que l'on peut repérer dans un discours ne sont pas des conclusions, et le partage ne saurait s'effectuer sur la seule base de la forme d'un énoncé précédé d'un donc, ce morphème ayant d'ailleurs plusieurs emplois. Je me bornerai à signaler certains rapports antécédent-conséquent marqués par un donc, et tel que le texte en fournit des occurrences, sans caractériser plus avant le fonctionnement de donc, ceci n'étant pas mon propos¹⁾.

D'autre part, la conclusion "résume" ou "condense" le mouvement du texte, ou les points de vue qui la précèdent. A ce propos, signalons que pour Van Dijk²⁾, résumé et conclusion sont deux indications de la présence, dans un texte (une structure), d'une macrostructure; les opérations cognitives par lesquelles les résumés et les conclusions sont obtenues sont pour lui de même nature.

3.2 Cependant, résumé et conclusion se distinguent, à mon avis, en ceci qu'une conclusion nécessite toujours un changement de niveau, ce qui n'est pas le cas d'un résumé. Autrement

1) voir à ce propos Zenone A., 1981.

2) cf. Van Dijk, 1980.

dit, elle est liée à une position d'énonciateur, (en l'occurrence d'interprétant) non dotée d'interchangeabilité, ainsi qu'à un rapport d'altérité relativement aux positions qui la précèdent et qu'elle condense, ce qui n'est pas le cas du résumé.

De plus, un énoncé-résumant n'a pas à se détacher d'une construction: il lui suffit de clôturer une séquence en rassemblant certains aspects de celle-ci. Enfin, un résumé peut être substitué à la séquence qu'il condense sans que la valeur informative de celle-ci en soit diminuée, ce qui n'est évidemment pas le cas d'une conclusion, qui elle, ne doit sa valeur qu'à la construction qui la précède. ex:

II. "(...) *L'allaitement mercenaire est donc lié à la misère, à l'hospice et à l'abandon*".

* Cet énoncé récapitule certains points d'une séquence, à savoir:

- 1) "*la mise en nourrice est lié à l'abandon*"
- 2) "*l'abandon entraîne le placement à l'hospice*"
- 3) "*l'abandon est lié à la pauvreté*"

L'énoncé-résumant n'est pas une re-formulation de formulations antérieures, mais un regroupement de ces formulations. Formellement il n'y a entre II et 1), 2), 3) aucune indication d'un changement de niveau: ceci signifie qu'un même point de vue est déterminé par chaque énoncé¹⁾. La forme générale d'une séquence que clôt un énoncé-résumant est alors:

q, r, s, ..., n, DONC p(q, r, s, ..., n)

3.2.1. "Donc" non conclusif. Exemples

III. "(...) *les conditions sont telles que, très souvent, les enfants meurent (...). Nombreux, donc, sont les nourrissons qui périssent...*"

* L'énoncé comprenant donc ne fait que résumer l'argument présenté avant: donc sert ici à marquer la reprise d'un fil du discours dans lequel un "sens" est déjà donné dans "les enfants meurent".

1) Je laisse de côté le problème de la construction de "l'équation" /mise en nourrice = allaitement mercenaire/, celle-ci étant opérée avant la séquence qui débute par le fragment II.

Cet énoncé a néanmoins une autre fonction; j'y reviendrai par la suite..

Comparons maintenant les deux premiers paragraphes du texte avec l'exemple suivant:

IV. "(...) *les enfants de familles pauvres sont expédiés plus loin, donc ils meurent davantage...*"

* L'énoncé précédé de donc est une conséquence. Elle est relative à une certaine construction: l'inférence est légitime du fait qu'on a posé auparavant l'énoncé: "quelquefois (les nourrissons périssent) pendant le voyage d'aller (dans les auberges, dans la neige, écrasés sous les roues de la charrette du "meneur" dont ils sont tombés,...)" lequel devient ainsi la référence de la relation /aller plus loin/mourir davantage/ appliquée à l'objet {enfants, nourrissons ... enfants de familles pauvres...} Malgré cette construction, nous restons dans la conséquence-consécution. Le rapport antécédent-conséquent est déterminé par les coordonnées espace-temps dans lesquelles sont plongés les objets du discours: il faut d'abord_t voyager_e, puis_t tomber_{e/t}, pour mourir en tombant au cours du voyage_{e/t}.

Ceci, à nouveau, est indiqué par les relateurs signalant les types des prédicats (ex. être expédié, mourir, etc.), ainsi que par des adverbes de lieu.

De plus, nous n'avons entre antécédent et conséquent aucune marque formelle de changement de niveau. Enfin, la formulation concernant la mort des bébés de familles pauvres ne se détache en rien de la construction récit/description du voyage; de même, "donc ils meurent davantage" ne clôt pas une séquence.

3.22 Je tiendrai ainsi la suite formée par les deux premiers paragraphes du texte pour "exemplaire" d'une conclusion non formelle et de sa construction Q. Tentons de les analyser.

"Au XVIIIe siècle, se développe en France dans des proportions remarquables un phénomène tout à fait particulier. Voici en effet que les femmes des villes, y compris les bourgeoises et les épouses d'artisans, cessent d'allaiter elles-mêmes leurs nourrissons, et les envoient en nourrice dans les petites villes ou les villages environnants. Les conditions sont telles que, très souvent, les enfants meurent. Or, ce phénomène étrange — spécialement marqué en France — emporte des conséquences nombreuses et ramifiées; elles sont d'ordre démographique, économique, socioculturel, etc., elles rétroagissent sur les corps, sur les moeurs, sur les représentations de la femme.

Nombreux, donc, sont les nourrissons qui périssent: quelquefois pendant le voyage "d'aller" lui-même (dans les auberges, dans la neige, écrasés sous les roues de la charrette du "meneur" dont ils sont tombés, etc.); en de nombreux cas, cette mort intervient pendant les premiers mois ou les premières années du "nourrissage". On ne cultivera en effet aucune illusion sur les conditions dans lesquelles vivent (ou meurent) les enfants: ils croupissent dans leur maillot; il arrive que les dindons viennent leur bécqueter les yeux, que les cochons leur mangent les poignets, qu'ils se noient dans des baquets... Les conditions d'allaitement, elles aussi, sont à l'origine d'une mortalité importante. Des veuves prennent en charge un nouveau-né; elles ne peuvent pas l'allaiter; elles le nourrissent de bouillies ou de lait de vache administré à l'aide du biberon de l'époque, une corne percée d'un trou: cette alimentation inadaptée, trop riche (quand elle n'est pas trop pauvre), ou bien dispensée dans des conditions d'hygiène catastrophique. Dans tout cela, bien entendu, aucune préoccupation d'asepsie. Les archives ont conservé la trace de certaines nourrices particulièrement meutrières: Catherine Hiard, dans un village de la région de Rouen, reçoit dix-neuf bébés en 1789, dont dix-sept meurent; à Rolleboise, Marie Bienvenu laisse mourir trente et un enfants en trente mois. L'allaitement mercenaire est donc responsable d'une véritable hécatombe: objectivement, c'est de l'infanticide. "

"On ne parle ou n'écrit qu'en vue d'intervenir sur la connaissance, les opinions ou les sentiments de ceux auxquels on s'adresse. D'autre part, il est toujours nécessaire d'organiser son discours de sorte qu'il soit compris et interprété dans le sens désiré." (J.-B. Grize, op. cit., 1983a).

J'assimilerai cette organisation du discours au jeu entre les points de vue: ce jeu, rappelons-le, est à entendre comme indice d'une procédure d'élimination, caractéristique des constructions Q.

3.3 Si les points de vue orientent l'interprétation, encore faut-il qu'ils le fassent d'une manière cohérente et que,

en particulier au moment de conclure, il y ait encore une "voie" libre (condition de consistance de l'argumentation), encore quelque chose à dire. Mais cela ne suffit pas: la conclusion n'a de sens que si elle se détache de la construction précédente avec unicité, autrement dit qu'elle est la seule voie possible.

Le texte de Leroy-Ladurie, dont je n'ai retenu qu'un fragment, se termine d'ailleurs par une question :

"On le voit, l'allaitement mercenaire pose un grand nombre de questions, et par exemple la sex ratio, ou la répartition par sexe de cette hécatombe infantile: n'y a-t-il pas déséquilibre (dans la mortalité) entre les filles et les garçons; au détriment des premières? On aurait alors un "infanticide préférentiel" des filles, infanticide "objectif", inconscient (par négligence) et non pas organisé".

Le conditionnel, mode fréquemment employé dans des "pseudo-conclusions", peut ainsi être tenu pour une marque de l'inscription du texte dans l'espace du doute, l'énoncé p n'y étant pas totalement soustrait; cette inscription signale alors que la construction Q n'a pas éliminé toutes les voies possibles sauf une.

Ainsi, la consistance de la construction Q n'est pas suffisante au détachement de la conclusion; par analogie, on pourrait dire que Q doit satisfaire à une propriété de complétude. La complétude d'une construction Q désigne alors le fait que le tour complet des voies qu'elle ouvre a été parcouru, c'est-à-dire que les énoncés qui ont fonction de représenter la procédure de détachement marquent et la voie qu'ils ouvrent et la fermeture de celle(s) qu'ils écartent.

A titre indicatif, l'étude de constructions Q soit inconsistantes soit incomplètes pourrait éventuellement confirmer mes hypothèses. Par constructions inconsistantes, j'entends les constructions où l'on ne fait "que" raconter; on y résume, ou on y tire des conséquences sans y conclure, autrement dit un ou des niveaux de discours se suffisent à eux-mêmes, aucun "manque" n'a pu y être introduit. Quant aux constructions incomplètes, ce sont celles où le parcours des points de vue n'a pas été accompli selon les règles du jeu (métaphoriquement parlant, si des direc-

tions y sont prises -le discours va toujours "quelque part"- les directions écartées n'y sont pas "fermées"). Les modes conditionnels ou interrogatifs des énoncés concluants sont alors des indices, certainement pas les seuls, signalant l'incomplétude d'une construction.

3.4 En bref, l'acte de conclure se marque par une assertion pleine, dont toute la valeur résulte de son contenu informatif, lequel récupère, ramasse la totalité de ce qui a été dit et surtout apporte une information supplémentaire, présentée comme nécessaire, de l'objet dont il est question dans les prémisses: ceci se marque par la désinscription de cet objet par rapport aux coordonnées spatio-temporelles dans lesquelles il était initialement plongé, lorsqu'il s'agissait de le décrire et de le décrire suffisamment pour qu'on puisse en inférer quelque chose¹⁾.

4. STRUCTURE DES ÉNONCÉS CONCLUANTS²⁾

4.1 Les énoncés p détachés d'une construction Q, ou les conclusions non formelles, se présentent fréquemment sous une forme spécifique. En effet, il n'est pas particulier au texte de Leroy-Ladurie de conclure par un énoncé comportant un objet déterminé par un prédicat de type A, ainsi qu'un pronom anaphorique. L'anaphore, en tant que marque d'une opération de référentialisation, sera alors traitée comme l'indice d'un processus de reformulation au terme duquel une (ou des) série(s) d'événements (dans notre exemple, les séries dégagées à la page 9) devient (de-

1) Dans un article précédent (cf. C. Wülser-Péquegnat, 1982) j'avais l'hypothèse que la propriété de description des objets de discours était une condition "sine qua non" pour qu'on puisse inférer quelque chose de ceux-ci.

2) La forme canonique proposée n'a aucunement la prétention de couvrir toutes les conclusions non formelles. Elle doit être entendue dans ce qu'elle suggère plus que dans ce qu'elle pose, et ne signifie pas qu'il n'y a qu'une manière de conclure.

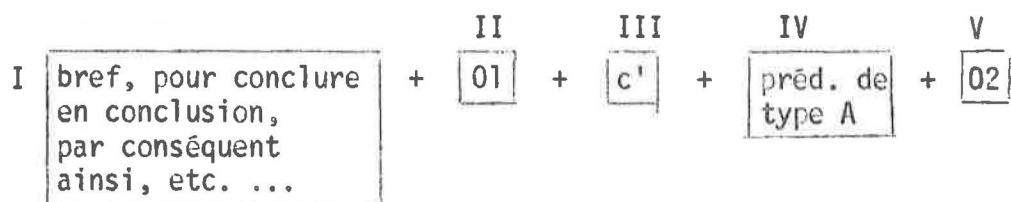
viennent) la référence signifiante d'un autre événement.

"L'allaitement mercenaire est un infanticide" est ainsi l'événement signifié par cette (ces) série(s) d'événement(s), ce qu'elle(s) montre(nt) ou désigne(nt), c'est-à-dire une interprétation qu'on en peut donner. Je reviendrai sur la production de l'unicité de cette interprétation plus loin.

La forme conclusive 01, c'est 02 ou 01, c'est (bien) 02 ou encore 01, c'est (donc) clairement, évidemment 02, sert ainsi à marquer le terme du processus d'interprétation, donc du raisonnement.

De plus, le morphème donc (dont on a vu que la seule occurrence n'est pas suffisante à déterminer une conclusion, puisqu'il indique aussi bien une conséquence qu'un résumé (cf. pp. 16-17)) semble ainsi plus terminer une suite de prémisses qu'introduire une conclusion.

4.2 De manière générale¹⁾, les énoncés concluants se présentent sous la forme



Je commenterai cette forme à partir du fragment suivant:

V "(...) *l'allaitement mercenaire est donc responsable d'une véritable hécatombe, objectivement, c'est de l'infanticide (...)*"

I: est une classe d'indicateurs métalinguistiques de conclusions, aussi bien d'ailleurs que de résumé. Le texte donné en exemple n'en comporte pas d'occurrence. Par contre, d'autres textes étudiés présentent souvent de tels indicateurs.

1) Les textes étudiés présentent tous des occurrences de cette forme canonique, à quelques variantes près.

II : O1 est un objet "tenant lieu" d'une série d'événements (éventuellement d'objets), résultant d'une opération de compactification. Cet objet rassemble la description antérieure; pour l'exemple V, ceci est marqué par:

a) la transformation nominale: --> "*allaitement mercenaire*",

b) la marque de compactification (ici semblable à une marque de description-détermination): "*le*".

Note: Je laisse pour l'instant de côté le rôle du prédicat /être responsable d'une véritable hécatombe/. Sa construction et son rôle font partie de la construction Q, et non du conséquent p.

III : c', pronom anaphorique. Marque d'une opération de référentialisation des séries précédentes.

IV : Ce prédicat se présente généralement sous la forme d'une copule équative par laquelle O1 est identifié à O2. Ce type de relateur a pour effet de "désinscrire" les objets des séries précédentes du réseau des coordonnées spatio-temporelles dans lesquelles ils étaient initialement plongés. L'utilisation d'un verbe d'état, outre ses effets sur les transformations syntaxiques possibles (une partie du prédicat (l'objet "complément") peut passer en position d'argument (sujet syntaxique), ex: "*un infanticide, c'est par exemple l'allaitement mercenaire en France au XVIIIe siècle, à savoir le phénomène suivant...*") a aussi pour effet que la conclusion est dégagée des structures causatives-consécutives caractéristiques de l'enchaînement des séries d'événements. Elle se présente ainsi comme une détermination littéralement atemporelle de l'objet, celui-ci pouvant alors être décrit hors des schèmes de l'action ou l'animation¹⁾.

1) Voir à ce propos : Wülser-Péquegnat, 1982.

V : 02 est un objet signifié. Ceci est bien entendu schématique. Notamment 02 peut être un objet très complexe (au sens de complexité structurelle du GN), ce qui n'est pas le cas dans le texte étudié.

4.3 Si, inscrit dans une forme: 01, c'est (donc) 02, l'énoncé "*l'allaitement mercenaire est un infanticide*" devient le signifié d'une série d'événements, il en devient surtout le signifié nécessaire, au sens où l'on ne peut pas interpréter cette série d'événements autrement.

C'est à la production de cette nécessité que je m'attacherai maintenant. Rappelons-le, elle résulte des "limites" imposées à l'interprétation ou à la reformulation, et le lieu de cette limitation est l'interaction énonciateur/énonciataire, laquelle a été assimilée à un parcours (devant satisfaire à des propriétés de consistance et de complétude) sur des points de vue. Ce parcours est une construction. Comment rendre compte de celle-ci?

5. LA CONSTRUCTION DE L'OBJET EN VUE DE LA CONCLUSION

5.1 Les changements de niveaux sont donc nécessaires à l'orientation du raisonnement. J'assimilerai ceux-ci à différentes strates de construction de l'objet.

Dans la plupart des textes étudiés, le premier niveau est celui de la description, niveau dénivelé par rapport à celui des commentaires, lequel admet lui-même des commentaires, et peut ainsi être également dénivelé. Qu'appelera-t-on commentaire? Il peut paraître trop simple d'assimiler avec Posner¹⁾ le commentaire à un opérateur propositionnel admettant comme argument une "information commentée" (ex: "il est vrai que Marie est venue à cinq heures");

1) In Posner, 1982, p. 5.

en effet, tout commentaire n'est pas nécessairement introduit de cette façon.

La dénomination (ex: "...les conditions sont telles que, très souvent, les enfants meurent. Or, ce phénomène étrange...") n'est-elle pas un commentaire, dans la mesure, par exemple, où la phrase précédente admettait, à titre de reformulation possible: "c'est un phénomène étrange qu'il y ait de telles conditions dans lesquelles les enfants meurent")?

Mais parler de commentaire chaque fois qu'apparaît un opérateur ω ne semble pas suffisant...je ferai l'hypothèse que lorsque le texte "commente", il répond à une question implicite. Ainsi, par exemple:

VI - "on ne cultivera en effet aucune illusion sur les conditions dans lesquelles vivent (ou meurent) les enfants."

==> Peut-on cultiver quelque illusion sur les conditions dans lesquelles...?

- "les conditions d'allaitement, elles aussi, sont à l'origine d'une mortalité importante"

==> les conditions d'allaitement sont-elles, (elles aussi), à l'origine...?

- "dans tout cela, bien entendu, aucune préoccupation d'asepsie"

==> y a-t-il préoccupation d'asepsie ?

- "et pourtant, la mise en nourrice, affecte dans les très grandes villes la plupart des classes sociales"

==> la mise en nourrice affecte-t-elle...?

- "Il est vrai que les modalités de cet allaitement nourricier sont variables"

==> les modalités de cet allaitement sont-elles variables, oui ou non ?

etc.

Ce niveau du commentaire oriente l'interprétation. Or, il n'est possible de parler d'orientation du sens fournie par le texte que si l'on admet que ce texte se fraye une voie entre

plusieurs possibles, et qu'il présente en particulier des noeuds ou des carrefours où une direction est prise par rapport à (et contre) d'autres.

Les énoncés commentaires représentent quelque chose de ce processus; en d'autres termes, ils peuvent être envisagés dans leur fonction de mention d'un chemin parmi d'autres, "autres" dont la totalité constitue un réseau, c'est-à-dire une problématique. Ainsi, ces énoncés sont des réponses. Nous verrons plus loin que la structure syntaxique de la réponse permet d'inférer la question qui lui est sous-jacente, et que cette question est elle-même représentable par une transformation interrogative de l'énoncé (voir les transformations interrogatives de l'exemple VI).

Bref, en plusieurs "endroits" de la construction Q, il y a élimination d'une ou plusieurs voie(s) par un énoncé qui se présente comme une réponse à une question, laquelle désormais apparaîtra comme le présupposé, le lieu à l'intérieur duquel se développera le texte. Ce sont de telles réponses qui apparaîtront comme des commentaires.

5.2 D'autre part, ce qui distingue le commentaire de la description, c'est que dans le premier, quelque chose de l'énonciateur lui-même se montre: sa position, son point de vue par rapport à l'objet, mais aussi son point de vue par rapport à d'autres énonciateurs possibles d'un discours similaire, voisin, construisant le même objet ou un objet empiétant sur lui.

Ainsi, faire apparaître un "manque" à l'intérieur d'une (de) chaîne(s) signifiante(s) (intervention nécessaire à la représentation d'une construction consistante, cf. p. 20) consiste à engager un objet dans plusieurs réseaux, et notamment dans un réseau de questions. C'est par son inscription dans un réseau de questions que le discours construit un sens, donc raisonne et ne se contente pas de "raconter".

5.3 Ceci permet de distinguer deux manières de construire un objet, intriquées l'une dans l'autre.

1) L'une que je nommerai catégorisation¹⁾ directe: il s'agit du premier niveau tel qu'il a été isolé pour le texte de Leroy-Ladurie (cf. p. 9). On y décrit les objets sur lesquels on raisonne en les inscrivant dans un réseau de coordonnées spatio-temporelles sur le mode du récit par exemple.

La description, dans cet exemple, se déroule invariablement de la mise en nourrice à la mort, et l'on pourrait dire que s'il y a trajet ou parcours, celui-ci a lieu sur des objets, et non sur des points de vue²⁾. C'est de cette façon que, dans un premier temps, l'objet "*allaitement mercenaire*" est catégorisé directement comme alliance de ces deux termes neutres "mise en nourrice" et "mort", alliance qui à elle seule introduit le point de vue négatif sur l'objet en le transformant finalement en "infanticide".

La particularité de la position d'énonciateur de ce niveau -le point de vue qu'il détermine- est, paradoxalement, de n'en déterminer aucun si ce n'est celui des objets eux-mêmes: l'énonciateur y est littéralement porte-parole; il se contente d'asserter ce qu'une classe en droit infinie d'énonciateurs peut asserter aussi bien que lui.

2) Une catégorisation indirecte, qui elle, réfère directement aux autres énonciateurs possibles et en particulier explicitement au destinataire, en tant que celui-ci est présent comme énonciateur potentiel; autrement dit, cette catégorisation

1) Le terme "catégoriser" est ici entendu dans le sens de "doter un objet d'un 'lieu formel'" (voir à ce propos A. Lecomte, *ici-même*). Il serait intéressant d'interroger -dans le cadre de la logique naturelle- cette potentialité des formulations de pouvoir toujours à nouveau re-catégoriser leurs objets: potentialité inscrite dans la structure de la langue, et sur laquelle réside, entre autres, l'hypothèse de la construction du sens comme processus d'interprétation, reposant sur des mécanismes de glissement et de transfert.

2) La notion de trajet ou parcours sur des objets est étudiée par D. Apothéloz (in Apothéloz, 1983).

est mention de l'autre.

Cette instance de l'autre mentionnée a pour effet de:

a) marquer une modification des attitudes potentielles qu'énonciateur/destinataire-interprétant pourraient avoir vis-à-vis de l'objet;

ex: "...on ne cultivera, en effet, aucune illusion sur les conditions dans lesquelles vivent (ou meurent) les enfants..."

b) restreindre sans cesse l'ensemble des possibles qui se montrent au travers de la problématique. Cette restriction sera observée en liaison avec les modalités et les quantificateurs qui apparaissent dans certains énoncés;

ex: "...dans tout cela, bien entendu, aucune préoccupation d'asepsie..."

5.4 C'est à cette construction de l'objet par catégorisation indirecte que je m'attacherai maintenant, en faisant l'hypothèse que celle-ci répond aux deux conditions de consistance et de complétude auxquelles doivent satisfaire les constructions **Q**, si par construction **Q** on entend (cf. p. 4) la représentation d'une procédure qui permet de détacher une assertion p.

6. CONSISTANCE ET COMPLETUDE DES CONSTRUCTIONS Q

6.1 La consistance d'une construction **Q** a été assimilée à une opération faisant apparaître un "manque" à l'intérieur d'une chaîne signifiante continue ou discontinue (une ou plusieurs séries d'événements qui s'enchaînent causativement-consécutivement, et qui le "peuvent" du fait que leurs objets sont catégorisés directement (cf. pp. 20, 27-28)), opération évidemment réitérée à chaque changement de niveau.

A ce titre, tout indice de changement de niveau est déjà l'indice d'une construction consistante: un énoncé dénivelé

peut être considéré comme mention par la "négative" d'un manque.

En effet, dénivelé par rapport à la description, un tel énoncé est une inscription dans le discours d'un point de vue autre. Le fait que cette irruption apparaisse comme légitime -si ce n'est nécessaire- résulte du caractère particulier de l'énoncé déterminant ce point de vue, caractère que je tenterai de cerner à l'aide d'un exemple.

VII *"...ils croupissent dans leur maillot, il arrive que les din-dons viennent leur béoqueter les yeux, que les cochons leur mangent les poignets...les conditions d'allaitement, elles aussi, sont à l'origine d'une mortalité importante..."*

* En tant qu'irruption d'un point de vue autre, le lien qu'un commentaire (ici, le fragment souligné) entretient avec les énoncés par rapport auxquels il est dénivelé relève de l'interaction, donc de la catégorisation indirecte.

Ainsi, cet énoncé se désigne comme réponse à. Mais, comme toute réponse, il désigne également, de manière indirecte, ce à quoi il répond, autrement dit la question qui l'a fait naître, laquelle peut être entendue comme l'opération faisant apparaître un "manque" dans la (les) série(s) d'événements du niveau descriptif:

Par définition, un manque ne saurait être formulé sans aussitôt perdre son caractère de manque... je tenterai néanmoins de rendre compte de ce que celui-ci "serait" s'il n'était ce qu'il est...! Ainsi, on peut imaginer qu'un texte nous donne, dans la continuité des événements formant séries du niveau descriptif, des événements du genre:

"Les enfants sont allaités dans des conditions déplorables..."

ou *"ils sont mal nourris"*, ou encore:

"Leurs nourrices ne leur donnent pas à manger, elles ne le peuvent pas du fait par exemple que certaines sont veuves"...

lesquels seraient insérés directement dans la chaîne des événements sans ruptures ni dénivellements inscrits dans le texte; bref, le texte continuerait à décrire, autrement dit à catégoriser directement ses objets.

6.2 En liaison avec ce qui vient d'être dit, j'assimilerai les énoncés-commentaires à des instructions de lecture, chaque énoncé-commentaire fournissant à lui seul deux instructions:

a) la première "de droite à gauche à partir de lui"

Le "manque" à l'intérieur d'une chaîne signifiante se lit au travers d'une rétroaction d'un énoncé-commentaire sur les énoncés descriptifs qui le précèdent. Cette rétroaction est ainsi un retour du texte sur lui-même, sans lequel ne pourrait se justifier le fait qu'il y ait "encore quelque chose à dire" avant de pouvoir conclure, et que l'on ne pourra conclure que si, et seulement si, ce quelque chose est présenté comme ce qui doit être dit (ex. VII).

Cette instruction de lecture rétroactive à quelque chose à voir avec la condition de consistance à laquelle doit satisfaire une construction Q; elle signale que "tout n'a pas été dit" à un niveau du discours.

b) la deuxième de gauche à droite à partir de lui

VIII "(...) les conditions d'allaitement, elles aussi, sont à l'origine d'une mortalité importante. Des veuves prennent en charge un nouveau-né, elles ne peuvent l'allaiter, elles le nourrissent de bouillies ou de lait de vaches..."

Cette deuxième instruction de lecture à quelque chose à voir avec la propriété de complétude à laquelle doit satisfaire une construction Q; elle est une anticipation du texte sur lui-même par laquelle en même temps que l'énoncé-commentaire oriente la suite du texte, il "ferme" les autres voies possibles qu'il n'a pas suivies.

6.3 Avant de commenter cette deuxième instruction de **lecture (laquelle se décompose en deux opérations sur les énoncés** d'un niveau "inférieur" qui la suivent: indication d'une direction et fermeture des "autres"), ainsi que la propriété de complétude à laquelle elle est liée, j'isolerais les énoncés-commentaires des deux

premiers paragraphes. Ceux-ci, rappelons-le, sont des lieux textuels de catégorisation indirecte des objets, des lieux où quelque chose des instances d'énonciateur/d'interprétant se montrent.

Je ferai deux remarques:

- 1/ Ces énoncés ne correspondent pas toujours à des "phrases". Autrement dit, ils ne sont pas toujours isolés graphiquement par deux points.
- 2/ Tout discours est toujours d'emblée dénivélé par rapport à d'autres discours dont il est -formellement- un commentaire. Ce texte s'ouvre ainsi par un commentaire, lequel ancre le discours sur "le" discours de l'histoire, d'autres discours voisins ou antagonistes¹⁾.

1) *un phénomène tout à fait particulier se développe en France. Voici en effet que*
 {---} -- ω ↑

2) *Or, ce phénomène étrange emporte des conséquences nombreuses et ramifiées...les représentations de la femme*
 {---} -- ω ↑

3) *Nombreux, donc, sont les nourrissons qui périssent*
 {---} .. ω ↑

4) *On ne cultivera, en effet, aucune illusion sur les conditions dans lesquelles vivent (ou meurent) les enfants*
 {---} -- ω ↑

5) *les conditions d'allaitement, elles aussi, sont à l'origine d'une mortalité importante*
 {---} .. ω ↑

6) *Dans tout cela, bien entendu, aucune préoccupation d'asepsie*
 {---} -- ω ↑

7) *L'allaitement mercenaire est donc responsable d'une véritable hécatombe*

1) Voir à ce propos M. Ebel, 1982.

D'emblée il est possible de faire trois remarques :

- 1/ Les lieux de catégorisation indirecte du texte sont aussi les lieux où apparaissent des connecteurs ou des modalités de dicto (en effet, donc, aussi, bien entendu, etc.). Autrement dit, les opérateurs d'enchaînement sont différents à ce niveau¹⁾. A noter également que ces connecteurs sont traités comme des marqueurs d'interactivité par les pragmaticiens²⁾.
- 2/ Ces lieux se caractérisent par une récurrence de prédicat de type A, c'est-à-dire de copules équatives qui, grossièrement, identifient un objet à un autre (ou une partie de cet objet à une partie d'un autre objet).
- 3/ Il semble qu'il y ait un lien entre connecteurs, quantification (je regroupe sous ce terme aussi bien les quantifications "réelles" (ex: "...aucune illusion") que les descriptions définies (extraction) (ex: "...les conditions d'allaitement...")), modalités de dicto et prédication de type A. Nous verrons que l'interprétation induite par la structure syntaxique des catégorisations indirectes (par l'agencement entre quantification - objet - prédication, ainsi que par la variation description définie / description non définie notamment) indique quelque chose de la manière dont une construction Q s'y prend pour satisfaire à une propriété de complétude.

6.4

"Comment peut-on conceptualiser la connaissance, donc l'information? L'élément immédiat de la réponse à cette question est sans surprise: la connaissance faite de propositions ou d'information (le "savoir que...") présuppose un ensemble de possibilités. Il s'agit, si l'on veut, d'options, de scénarios, d'état de choses possibles ou encore d'enchaînements possibles d'événements. Obtenir l'information, c'est être capable d'éli-

-
- 1) Pour le niveau descriptif, j'avais assimilé les opérateurs d'enchaînement soit au prédicat lui-même (lorsqu'il est de type processuel extrinsèque), soit à un opérateur *F* de déstabilisation de l'objet, lorsque le prédicat est du type processuel intrinsèque ou état) (cf. Wülser-Péquegnat, 1982).
 - 2) Voir Ducrot, ainsi que les travaux de E. Roulet et ses collaborateurs (Genève).

miner plusieurs d'entre elles par opposition aux possibilités restantes qui se présentent comme des options effectives pour le sujet connaissant (...) une représentation aussi générale a été proposée et défendue par plusieurs philosophes, dont John Dewey et Karl Popper. On la retrouve également dans la bien nommée théorie de l'information. La principale différence est simplement que, dans cette théorie, les diverses options (qui y sont pensées en tant que points dans un espace de mesure appelé parfois l'espace-échantillons), ou ensembles d'options, sont pondérés, c'est-à-dire se trouvent associés à des possibilités. Nous sommes surtout intéressés par les caractéristiques qualitatives. Dans l'une ou l'autre perspectives ce qui ressort avant tout est parfaitement clair. Plus on peut éliminer de choix possibles, plus a-t-on de connaissances, toutes choses étant égales par ailleurs. Cette vision des choses est d'ailleurs souvent ramenée à une sorte de slogan: l'information, c'est l'élimination ou la réduction de l'incertitude" (1)

Cette longue citation a doublement sa place dans une problématique que j'aimerais poser plus que résoudre, à savoir: "qu'est-ce qu'une conclusion non formelle, et comment en rendre compte?". D'abord parce que, à titre d'illustration, la manière de conclure de J. Hintikka semble bien relever des phénomènes étudiés brièvement dans les limites de ce papier.

Ensuite parce que son contenu me permet de référer aux logiques érotétiques et d'emprunter à celles-ci un certain nombre de leurs concepts les plus généraux; de même j'aimerais signaler l'utilité ou l'instrumentalité de ceux-ci relativement à la caractérisation des déductions "naturelles".

De ces concepts, je retiendrai 1) la distinction entre questions catégorielles et questions propositionnelles; 2) le concept de désidératum ou d'état épistémique désiré, 3) la distinction entre réponse partielle et réponse concluante; 4) le concept de matrice de question.

Je rappelle de plus que les énoncés-commentaires, assimilés et à des réponses, et à des instructions de lecture, seront envisagés dans leur fonction de catégorisation indirecte des objets

1) J. Hintikka, 1981, p. 57, c'est moi qui souligne.

du discours. Autrement dit, ils seront traités relativement aux points de vue (d'énonciateur et d'interprétant) qu'ils déterminent. De plus, en liaison avec ce qui a été avancé dans l'introduction, ils seront assimilés à la représentation de la mise en place des conditions pour que l'opération de détachement ait lieu.

Ce double aspect des énoncés-commentaires permet d'envisager une direction de recherche que je ne suivrai pas ici, à savoir la modélisation de la notion de point de vue en "monde possible" relativement à des énonciateurs: les énoncés ^{/qui} déterminent un même point de vue (donc une classe d'instances énonciatives compatibles) peuvent être envisagés comme définissant des classes de mondes par des relations d'alternativité, ainsi que de compatibilité entre leurs éléments, si l'on admet le principe de la sémantique des mondes possibles selon lequel "tout ce qui a lieu, tout événement est monde".

7. COMPLETUE DES CONSTRUCTIONS Q

7.1 Questions catégorielles vs question propositionnelles

Il a été avancé (cf. p. 26) que la structure syntaxique d'un énoncé-commentaire permet d'inférer la question qui lui est sous-jacente.

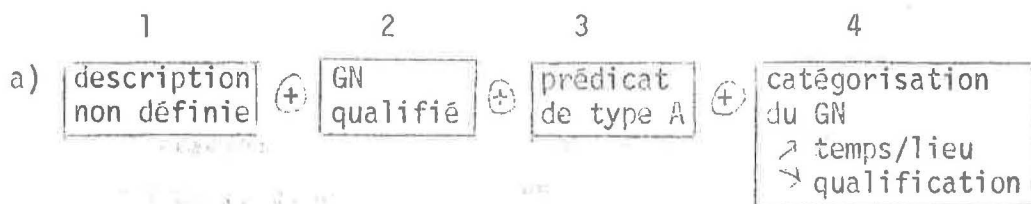
Mon propos n'étant pas de faire une étude syntaxique détaillée des transformations interrogatives, je m'autoriserai certains paraphrasages d'énoncés-commentaires. Le but, en effet, est simplement de fournir des critères de décidabilité relativement au type de la question, à savoir: tel énoncé est-il une réponse à une question catégorielle ou à une question propositionnelle?

Rapidement, je rappelle que par question catégorielle, on entend ce que par ailleurs les linguistes appellent question ouverte, c'est-à-dire les questions en "quoi", "qui", "comment", "pourquoi", "où", etc. Autrement dit, une question catégorielle propose

une alternative non finie: on y répond par un choix qui porte sur les valeurs d'une variable (un objet ou individu) quantifiée par l'opérateur interrogatif¹⁾. (Par exemple: pourquoi ce phénomène est-il particulier?)

Quant à la réponse à une question propositionnelle, ou question fermée, il s'agit d'un choix entre une alternative finie de propositions. Une réponse à une question propositionnelle est ainsi une confirmation, une infirmation ou une sélection (dans le cas des questions disjonctives) d'une catégorisation préalable, antérieure (ex. "*les nourrissons qui périssent sont-ils nombreux?*", où l'objet {nourrissons} est doté des traits /mort/ et /nombreux/ par la question (laquelle reprend elle-même une (des) formulation(s) antérieure(s)), et non pas la réponse.

7.2 Revenons à notre texte. Les énoncés-commentaires (cf. la liste de la p. 31) se présentent globalement sous deux formes syntaxiques; je ne donnerai pas celles-ci en toute généralité, mais proposerai directement des interprétations qui respectent l'agencement de leurs éléments ainsi que la nature de ceux-ci:



ex. 1) "*un phénomène tout à fait particulier se développe en France au XVIIIe siècle*"

2) "*des conséquences étranges de ce phénomène sont nombreuses et ramifiées*" (paraph. du commentaire 2)

1) Je n'entrerai pas dans le problème de la spécification de cette quantification (voir à ce propos Hintikka, *op.cit.*). Je signale simplement que le problème est plus complexe que l'alternative quantification universelle/quantification existentielle. En effet, le discours, parce qu'il est formulation et non formalisation, re-catégorise indéfiniment ses objets, autrement dit, à la question "qui habite là?", les réponses "les bureaux de telle société", "une licorne" ou encore "les fantômes d'Hercule" sont tout aussi "dicibles" que "Pierre", "c'est Pierre qui habite ici", ou "M. Dupont". Voir à ce propos, L. Apostel, 1981.

les énoncés-commentaires dont la forme est analogue à a) sont des réponses à des questions catégorielles, et que les énoncés-commentaires dont la forme est analogue à b) sont des réponses à des questions propositionnelles.

ex.: 1) "un phénomène tout à fait particulier se développe en France au XVIII^e siècle. Voici que"

==> 1^o énoncé de la forme a) qui se décompose en deux parties. La première est l'ancrage primitif du raisonnement (cf. p. 31). La deuxième, ainsi que la structure syntaxique de celui-ci, indiquent qu'il s'agit d'une réponse à une question catégorielle.

==> 2^o "Quel est ce phénomène?"

==> 3^o Vérification: le fragment suivant l'énoncé-commentaire est bien la formulation d'une description (la linéarisation, sous la forme ici d'une série d'événements, d'éléments de l'objet {un phénomène...}), description nécessaire au passage d'un phénomène à ce phénomène. Autrement dit, ce fragment fournit un cas de substitution vraie pour cet objet, l'élimination des "autres substituables possibles" étant opérée par le jeu interactif question-réponse: le contenu informatif de la question, et lui seul, devient ainsi le référent discursif de la réponse qui se développera dans ce lieu.

2) "les conditions d'allaitement sont à l'origine d'une mortalité importante"

==> 1^o la forme b) de cet énoncé indique qu'il s'agit d'une réponse à une question propositionnelle.

==> 2^o "Les conditions d'allaitement sont-elles à l'origine d'une mortalité importante?"

==> 3^o Vérification: le fragment suivant cet énoncé est une justification de la confirmation de la catégorisation antérieure. Ainsi le "oui ou non" qui faisait l'enjeu de la question devient le référent de ce fragment.

17.4 Instances énonciatives: position d'énonciateur
et d'interprétant

La conclusion a été assimilée à une interprétation soustraite au doute. Quant à la construction Q, il a été posé quelle légitime l'univocité de cette interprétation par une réduction successive de l'ensemble des interprétations possibles, et ce au moyen du jeu interactif entre instances énonciatives. Afin de rendre compte de ce jeu, je l'ai globalement traité comme un enchaînement de question-réponse.

De plus il a été dit (cf. p. 15) que seule la conclusion est explicitement la détermination d'une position d'interprétant (au sens où elle est la seule inscription textuelle d'une telle position, notamment par cette marque d'une opération de référentialisation qu'est l'anaphore).

Je ferai un pas de plus, et poserai que toutes les questions implicites par le discours du fait que celui-ci présente des carrefours où une direction est prise par rapport à et contre d'autres discours, déterminent une position d'interprétant, ou, pour reprendre la terminologie introduite par J.-B. Grize, d'allocutaire B.¹⁾

Poser une question équivaut à effectuer une action (une demande d'information) à partir d'un état de savoir préalable, d'une schématisation ou d'une "mise en signes" antérieure, dans le but d'obtenir un état de connaissance nouveau. C'est cet "état de connaissance nouveau", ou "état épistémique désiré" ou encore désidératum²⁾ de la question qui, formulée par celle-ci, oriente la conclusion.

En effet, pour poser une question, il faut -mais ceci est trivial- disposer d'une certaine quantité/qualité d'infor-

1) in J.-B. Grize, 1983b .

2) Cf. Hintikka, op.cit., p. 57.

mation(s) préalable(s). Quant au questionnement lui-même, il consiste à reformuler celle(s)-ci en y introduisant un manque, un point de vue non encore donné sur l'objet dont on parle, autrement dit à créer la possibilité/nécessité d'un discours autre sur cet objet. Ce discours autre s'ancrera alors et dans l'information préalable (qui en deviendra la référence) et dans la place vide, la trace créée par l'opérateur interrogatif, entendu comme un quantificateur.

Or, cette possibilité/nécessité d'un discours autre sur ce dont on parle signifie aussi qu'on a compris, et compris dans un "sens", autrement dit qu'on a interprété. L'information dont on disposait, préalablement. La formulation de la question détermine ainsi un point de vue d'allocutaire: à elle seule, elle exclut et élimine d'autres interprétations de ce qui précédait, et par là opère la réduction du champ des possibles qui est le préalable nécessaire à la conclusion.

Ainsi, les questions déterminent une position d'interprétant, différente de la position déterminée par les réponses; j'assimilerai dès lors celle-ci à une position d'énonciateur ou, toujours pour suivre J.-B. Grize, d'orateur A¹⁾.

7.5 Qu'est-ce alors que le moment de la conclusion? Globalement je dirai qu'on conclut lorsque plus aucune question ne se pose sur ce dont il est question, ce que je reformulerai ainsi: "on" conclut lorsqu'il n'est plus possible à B d'introduire un (ou des) point(s) de vue non encore donné(s) sur l'objet dont parle A, ce moment étant celui où la parole interprétative s'inscrit non plus sous forme interrogative mais affirmative.

Ce moment du discours, la distinction entre réponse partielle et réponse concluante permet d'en rendre compte. Avant de poser celle-ci (que je reprends à Hintikka²⁾, mais également

1) in J.-B. Grize, 1983b.

2) in Hintikka, 1981.

à Apostel¹⁾, Meyer²⁾, je commenterai rapidement une caractéristique du mouvement du texte proposé en exemple (laquelle se retrouve d'ailleurs dans beaucoup de textes étudiés) à savoir l'usage beaucoup plus fréquent qu'il fait des énoncés-commentaires de forme b) plutôt que des énoncés-commentaires de forme a).

7.6 Cet usage plus fréquent des énoncés-commentaires de forme b) indique que l'orientation, ou la conditionnalisation de la conclusion s'effectue préférentiellement par une (re) mise en ordre sous forme de questions propositionnelles de la part de B.

Les opérateurs d'enchaînement que comportent les énoncés 3) à 7) (cf. p.31) ont d'ailleurs, dans leur contexte, valeur de modalité de dicto (donc³⁾, en effet, bien entendu, aussi). Ces modalités marquent la reprise de l'enjeu (oui ou non?) de la question, ainsi que la sélection d'une valeur de l'alternative, sélection dont la formulation opère à elle seule la fermeture de la (des) voix ouverte(s) par la question, et non suivie(s) par la réponse.

Ainsi, les constructions Q qui orientent leur conclusion par des énoncés-commentaires de forme b) font coup double du fait que:

- 1) Une question propositionnelle présuppose un nombre fini (et généralement restreint) de possibilités.
- 2) Il suffit de répondre pour écarter les voies non suivies (et légitimer cette mise à l'écart) puisque la catégorisation, le point de vue ou la référence de la réponse est entièrement dé-

1) in Apostel, 1981.

2) in Meyer, 1981.

3) Ceci indique un fonctionnement particulier de donc, qui s'apparente au donc de reprise mentionné à la p. 17 de l'exemple III. Donc, dans de tels contextes, a valeur d'inscription de la sélection d'une "branche", d'une alternative finie; il s'apparente ainsi aux modalités de dicto qui remplissent cette fonction.

terminée par la question. Les fragments qui suivent les énoncés de forme b) sont, rappelons-le, des justifications, dont la valeur informative est moindre que la valeur interactive.

Inversement, les questions catégorielles présupposent un nombre non fini de possibilités. De plus, la catégorisation qu'elles ont pour but d'obtenir (la réponse demandée) doit elle (par son mode de formulation) exclure les autres possibles, en présentant un cas de substitution vrai, une identification légitime d'un objet incomplètement défini à ses parties qui le définissent, lesquelles ne sont pas données antérieurement (et font ainsi partie de l'univers épistémique de A, de ce qu'il devra faire admettre, (re)connaître à B). Or, l'interaction entre les positions de A et de B n'est pas un "combat"; les points de vue -éventuellement contradictoires- de départ doivent converger au cours de la construction Q si celle-ci veut satisfaire aux propriétés de consistance et de complétude nécessaires au détachement de p! Cette convergence est -pour le discours- redevable de procédés rhétoriques...orienter une conclusion par des énoncés-commentaires de forme b) semble être l'un des procédés par lesquels A et B tendent à "gagner" en co-opérant.

8. REPONSES PARTIELLES ET POSITION D'ENONCIATEUR A, REPONSE CONCLUANTE ET POSITION D'INTERPRETANT B

8.1 Au moment de conclure, la parole interprétative (position de B) se formule non plus sous forme interrogative, mais affirmative ("objectivement, c'est de l'infanticide"): les conclusions non formelles, qui ne doivent leur valeur qu'aux constructions discursives desquelles elles se détachent, présentent ainsi la particularité de n'être telles qu'à laisser conclure cette instance énonciative Autre nécessaire à la construction du sens.

La distinction entre réponse partielle et réponse concluante me servira à justifier cette affirmation. Je ne pré-

senzerai pas ici la construction formelle de cette distinction¹⁾, mais l'une de ses conséquences: à savoir qu'un questionneur ne se satisfait d'une réponse (pour notre propos, ceci signifie que le processus d'interprétation est momentanément achevé et qu'il est localement satisfaisant (cf. p. 3)) que si cette formulation fait partie des mondes compatibles avec ce que ce questionneur sait. Autrement dit, B ne peut conclure (interpréter O1, l'identifier à O2) que s'il sait ce qu'est O2, c'est-à-dire s'il dispose d'un certain nombre de catégorisations préalables de l'objet {infanticide}. Ces catégorisations préalables et nécessaires de l'objet {infanticide} sont ainsi la condition de conclusivité de la construction Q étudiée dans cet article.

Au cours de la construction Q, deux objets sont donc "approchés", "cernés" successivement jusqu'à leur recouvrement "complet"; lequel a lieu lorsque O1 (l'allaitement mercenaire est identifié à O2 (un (de l') infanticide); cette identification, lorsqu'elle est l'aboutissement d'un processus interprétatif tel qu'il a été grossièrement décrit ici, est alors "garantie" discursivement par la construction Q, qui en a établi la pertinence par élimination des autres identifications (partielles ou totales) possibles. Ainsi, le moment de la conclusion est une convergence momentanée de points de vue développés sur des objets (O1 est vu comme O2, cf. notamment la transformation syntaxique possible "un infanticide, c'est par exemple l'allaitement mercenaire en France au XVIIIe siècle...").

L'approche successive de cette convergence peut être entendue comme la mise en rapport dissymétrique de deux faisceaux d'objets, de deux "discours", paradigmes, classés de mondes compatibles ou états de savoir, de connaissances ou de croyances -ceux de A et ceux de B- éventuellement antagonistes

1) Voir à ce propos Hintikka, 1981, pp. 63-65: les réponses complètement concluantes.

(comme c'est le cas ici: nourrir {paradigme de A} \neq faire mourir {paradigme de B}) mais pour le moins distincts.

Cette dissymétrie dans la mise en rapport des deux faisceaux d'objets construit la référence de l'objet (infanticide). Cette construction garantit après coup l'unicité locale et momentanée de celle-ci.

8.2 Tentons de cerner cette dissymétrie. Deux objets sont mis en rapport par une construction au terme de laquelle l'énoncé qui les identifie (l'énoncé détaché) est tel qu'il autorise un renversement de la structure propositionnelle (cf. la transformation syntaxique supra). Je représenterai les choses de la manière suivante:

01 {.....}	}	construction Q, procédure par élimination
{.....} 02		
<hr style="width: 20%; margin-left: 0;"/>		
01{.....}02	==>	<u>01 c'est 02 (énoncé p détaché)</u>
	==>	<u>02 c'est (par exemple) 01 (renversement possible de la structure propositionnelle)</u>

- * Le faisceau de 01 est une description par expansion. Cette expansion est limitée, canalisée par les questions de B, la progression de l'expression étant conditionnalisée par les énoncés-commentaires entendus comme des réponses: les fragments de séquences qui suivent les réponses sont ^{/soit} des justifications d'une catégorisation préalable, soit l'effectuation d'une catégorisation demandée.
- * Cette "demande", si elle oriente la description par expansion de l'objet 01, est elle-même orientée par la condition de conclusivité de l'objet 02, à savoir les catégorisations préalables de l'objet 02, nécessaires, et qui sont les mondes compatibles avec ce que B sait.
- * Si le faisceau de l'objet 01 est, dans le discours, actualisé sous forme d'une description par expansion, le faisceau de l'ob-

jet 02 l'est par une série orientée de matrices de questions, et le caractère dissymétrique de la mise en rapport des deux faisceaux d'objets résulte de ce que les éléments de l'un (le faisceau de 02 entendu comme une série de matrices de questions) servent à construire discursivement les éléments de l'autre (01 est une définition par expansion), lesquels à leur tour serviront à nommer 02 (la série d'événements du niveau descriptif devenant la référence signifiante de l'objet 02).

Le dernier point que j'aimerais rapidement traiter dans cet article est la justification de l'hypothèse selon laquelle le faisceau de l'objet 02 est présenté par une série orientée de matrice de questions.

8.3 Selon Hintikka une question -prenons la question sous-jacente au premier de nos énoncés-commentaires: "Quel est ce phénomène?" comme exemple- s'analyse de la manière suivante - elle se paraphrase par l'énoncé:

* Fais en sorte que je sache quel est ce phénomène

- et se décompose ainsi en deux parties traduites par:

* un opérateur optatif: l'impératif: "fais en sorte que..."

* l'objet de cet opérateur: un état de savoir: "je sais que ce phénomène est ceci"

- on obtient la matrice de la question lorsque l'on retire de l'objet de l'impératif le "je sais que" et lorsque l'on retire à l'expression ainsi obtenue le quantificateur ("il existe un phénomène qui est le suivant").

ex.

<u>formulation</u>	<u>formalisation</u>	<u>terme</u>
a) Quel est Z	$0[(\exists x)Kje(xZ)]$	question directe
b) je sais ce qu'est Z	$(\exists x)Kje(xZ)$	désidératum
c) faites en sorte que	0	op. optatif (requête)
d) "quelque chose" Z	$(\exists x)(xZ)$	présupposition
e) Z	xZ (x"est un" phénomène)	matrice
f)	b (ce phénomène = série d'événements) (description)	réponse (échantillon)

- les lignes a) -> f) représentent l'une des étapes de l'interaction B-A, autrement dit l'une des questions que B pose à A relativement à l'objet O1.

Or, B "pose également des questions" relativement à l'objet O2 et c'est par ce double jeu de questions que les réponses deviennent signifiantes: en ce sens, "la pensée s'affrontant à un thème sous un certain point de vue est une position à l'intérieur d'un réseau de questions"¹⁾, et l'analyse de la production d'une interprétation vise à établir "comment cette position vient (...) s'inscrire à la fois dans les figures de l'"échange" conversationnel (du dialogue à la rupture, en passant par toutes les formes du conflit) et dans celle de la mise en perspective, comme geste structurant un champ de lectures (repérages de filiations, de "trajets thématiques" convoquant des séries textuelles hétérogènes)"²⁾

Dans notre texte, l'objet infanticide est signifié par une série d'événements dès lors que plus aucune question ne se pose ni sur ce dont il est question, ni sur ce dont il est question dans la réponse³⁾. Ainsi, le faisceau d'O2 est la série de matrices des questions que B se pose relativement à O2.

Je parlerai ainsi d'une interaction B-B, et tenterai d'en rendre compte de la manière suivante (en rappelant que B possède, relativement à O2, un certain nombre de catégorisations antérieures. Ceci signifie que l'interaction B-B est une demande de confirmation-infirmité de ces catégorisations (donc un enchaînement de questions propositionnelles):

formulation

a) Y est-il un Z $O\{KjeYZ \vee \sim YZ\}$

b) je sais si Y est Z $Kje YZ$

c)

d)

e) Y est un phénomène YZ (un infanticide est matrice un phénomène)

1) Cf. M. Pêcheux, 1983.

2) Idem

3) Cette dernière partie de la proposition énoncée ici est mise en évidence par H. Meyer, 1981, p. 94.

- O2 est ainsi construit discursivement par mention d'éléments de son faisceau, éléments dont on peut rendre compte sous forme d'une série des matrices de questions (ou, pour chaque question, la ligne e) du tableau ci-dessus). Ceci nous donne, pour la première question du discours analysé:

xZ (x est un phénomène) ---- interaction A-B

YZ (un infanticide est un phénomène) --- interaction B-B

D'où:

O2 = {un infanticide, un infanticide est un phénomène, ... est un phénomène qui a des conséquences nombreuses et ramifiées, ..., dans lequel des enfants meurent nombreux, ... (ils) meurent en raison des mauvaises conditions de vie, (...) des mauvaises conditions d'allaitement, ... du manque de préoccupation d'asepsie.... est une hécatombe due à des agents}.

Les éléments de O2, tels qu'ils sont dégagés ci-dessus, sont ainsi les catégorisations préalables et nécessaires de l'objet O2, c'est-à-dire la condition de conclusivité de la construction Q, laquelle est une suite de limites mises en place en vue d'une interprétation univoque d'un objet de discours.

9. POUR CONCLURE ...

I. Je me bornerai à indiquer trois directions de recherches:

- 1/ Le fragment de texte étudié dans cet article est "exemplaire" d'une construction Q régulière. Or, dans la plupart des cas, les discours emboîtent les uns dans les autres plusieurs de ces constructions. De même, des éléments de ces constructions emboîtées peuvent être représentés par un seul énoncé. Il s'agira à l'avenir de tenter de rendre compte de ces emboîtements.
- 2/ La distinction entre catégorisation directe et catégorisation indirecte (assimilée à différentes strates de constructions d'un objet) ainsi que la distinction entre instruction de lec-

ture rétroactive (consistance de Q) et anticipatrice (complétude de Q) n'ont été que rapidement traitées ici. On se demandera notamment s'il est possible de rendre compte de ces distinctions d'une manière moins intuitive, donc plus "formelle".

3/ La mise en rapport dissymétrique des objets du discours, au terme de laquelle ceux-ci sont identifiés l'un à l'autre n'a été que partiellement étudiée. Le postulat de la dissymétrie de cette mise en rapport permet néanmoins de saisir quelque chose du raisonnement non formel entendu comme un processus d'interprétation; elle permet également d'envisager l'étude de celui-ci au niveau des objets du discours, autrement dit, d'envisager le raisonnement comme ayant lieu aussi dans l'"axe vertical" des discours, et non seulement dans l'enchaînement syntagmatique des énoncés.

II. "Il se pourrait (...) que la distinction entre sciences "exactes" et sciences "humaines" ne passe plus par une différence dans la formalisation ou dans la rigueur de la vérification, mais répartisse plutôt les disciplines selon la place qu'elles accordent, les unes aux possibles, les autres à la limite".¹⁾

1) M. De Certeau, 1975, p. 56.

BIBLIOGRAPHIE

- APOSTEL L. (1981) : De l'interrogation en tant qu'action, Langue Française, no 52, 23-43.
- APOTHELOZ D. (1983): Éléments pour une logique de la description et du raisonnement spatial, Degrés (à paraître).
- BARTHES R. (1967): Le discours de l'histoire. Information sur les sciences sociales, Vol. VI, no 4.
- BLANCHE R. (1973): Le raisonnement. Paris, PUF.
- BOREL M.-J. (1979): La proposition et l'énoncé. Note sur l'analyse fregéenne de la signification, Revue Européenne des Sciences Sociales, T. XVII, no 45, 49-90.
- BOREL M.-J., GRIZE J.-B. MIEVILLE D. (1983): Essai sur la logique naturelle. Berne, Francfort/M, Peter Lang, (à paraître).
- BOREL M.-J., PEQUEGNAT C. (1983): Raisonner sur l'espace, Degrés (à paraître).
- CERTEAU M. (de) (1975): L'écriture de l'histoire. Paris, Gallimard.
- (collectif) (1982): Logique naturelle du raisonnement. Travaux du Centre de Recherches sémiologiques. Université de Neuchâtel, no 41.
- DUCROT O. (1980): Les mots du discours. Paris, Ed. de Minuit.
- EBEL M. (1982) L'ancrage du raisonnement. Travaux du Centre de Recherches sémiologiques. Université de Neuchâtel, no 41, 65-85.
- GARDIN J.-C. (1981): Vers une épistémologie pratique en sciences humaines, in: Gardin J.-C. et al.: La logique du plausible. Paris, Ed. de La Maison des Sciences de l'Homme, 3-95.
- GREIMAS A et al. (1979): Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales. Paris, Hachette.
- GRIZE J.-B. (1983a): La construction du sens. Communication à la Table ronde on "Semantic Problem of Text/ Discourse.
- (1983b): Opérations et logique naturelle, in: Borel, Grize, Miéville: Essai de logique naturelle Berne, Francfort/M, Peter Lang, 97-146.
- HINTIKKA J. (1981): Questions de réponses et bien d'autres questions encore, Langue Française, no 52, 80-99.
- LECOMTE A. (1982): Les avatars du détachement. Travaux du Centre de Recherches sémiologiques. Université de Neuchâtel, no 41, 19-38.